

C'est une chanson qui nous ressemble

Succès mondiaux des musiques populaires francophones

De Bertrand Dicale
Prix : 15 €
224 pages - Broché - 14 x 21 cm
ISBN : 978-2-7577-0973-3
Parution : 20 juin 2024

Les atouts du livre

- Un auteur qui connaît la chanson : voilà plus de 25 ans que Bertrand Dicale raconte et chronique la musique en général et les artistes francophones en particulier
- Le livre bénéficie d'une belle actualité : 1^{ère} exposition de la Cité internationale de la langue française et une série de 46 émissions quotidiennes en juillet et août 2024 sur Franceinfo
- Un QR code pour prolonger l'expérience
- Une approche originale et inédite de la chanson française : on picore avec plaisir les histoires que Bertrand Dicale raconte avec un enthousiasme communicatif
- Un format pratique que l'on emportera facilement pour voyager en musique

Présentation

Depuis Édith Piaf jusqu'à Aya Nakamura, en passant par Françoise Hardy, Stromae ou PNL, du *Déserteur* à *La Marseillaise*, la chanson est un vecteur privilégié de la langue française à travers le monde. Et c'est précisément le sujet qu'aborde la première grande exposition temporaire de la Cité internationale de la langue française au château de Villers-Cotterêts : les succès des musiques populaires francophones à l'international.

Avec ce livre, Bertrand Dicale, commissaire de l'exposition, nous propose de prolonger le plaisir et de (re)découvrir ces chansons sous un angle inédit.

De petites histoires en grandes icones, l'auteur dessine habilement une géographie mondiale de la chanson francophone que le lecteur se laisse conter avec délices.

Auteur

Bertrand Dicale est journaliste, spécialiste de la chanson française qu'il chronique notamment sur France Info. Il est l'auteur de plus d'une trentaine d'ouvrages parmi lesquels le *Dictionnaire amoureux de la chanson française* (Plon, 2016), et de nombreuses biographies (Juliette Gréco, Serge Gainsbourg, Charles Aznavour, Enrico Macias...).



© Radio France / Christophe Abramowitz



Hors collection

Genre : Livre d'art

Thème : Expositions Collections

Une langue pour le grand large

Portées par leur puissante identité dans leurs nations natales, les musiques populaires francophones s'exportent malgré la souveraineté de l'anglais sur le show-business mondial. Mais ces succès ne sont pas seulement un chapelet d'exceptions.

Quand ils s'attardent, tard le soir, au village pro d'un festival, artistes et professionnels de la filière musicale discutent volontiers l'adage selon lequel « on entre dans une chanson par la mélodie, on y reste pour le texte ». Autrement dit, ce qui nous attacherait durablement à une œuvre serait son sens, son récit, ses idées, ses mots – « ce qu'elle veut dire », en langage courant. Et donc sa langue.

L'empire que la chanson ou le rap exercent sur nous, Français, Belges, Suisses, Québécois, habitants de l'Outre-mer ou des anciennes possessions de la France, relève de cette mécanique simple : nous sommes mus par des émotions ou des élans que portent des phrases chantées ou scandées dans notre langue.

Ce français nous surprend de temps à autre dans le flux que nous entendons sur les ondes ou dans nos écouteurs blancs – quand les Beatles en disent quelques mots dans *Michelle*, quand Prince en fait entendre quelques phrases dans *Girls & Boys*,

quand Beyoncé chante *Vois sur ton chemin* pendant une cérémonie des Oscars... Mais nous, peuples francophones, savons que le monde chante massivement en anglais et que, si les statistiques de YouTube révèlent depuis peu que cette suprématie est menacée, le défi vient de l'espagnol du reggaeton et non de notre langue.

Selon son âge, on peut rappeler qu'à l'aube du xx^e siècle, la noblesse britannique se délectait des manières faussement faubouriennes d'Yvette Guilbert et que celle-ci enseigna l'art français de la chanson dans sa propre école à New York ; qu'à partir de 1986, Indochine connut une aventure singulière au Pérou, où le groupe vendait plus de disques que dans de grands pays limitrophes de la France ; que, vers 2007, Alizée obtint un succès impressionnant au Mexique... Des fiertés, peut-être des exceptions.

Qu'ils s'en indignent ou s'y résignent, les francophones savent qu'à la suite d'une longue histoire, la langue la plus répandue n'est pas la leur. Dans le grand mouvement de conquête d'un « nouveau monde », d'autres langues européennes voyagèrent : une Amérique se dit latine depuis le partage qui s'en fit entre l'Espagne et le Portugal, l'anglais s'étale aux dimensions de son Commonwealth... Le français reste présent sur les cinq continents par l'étendue et l'éparpillement des possessions d'outre-mer de la France comme par le dynamisme pluriel de la francophonie : langue officielle de vingt-huit États sur quatre continents et disposant d'un statut officiel dans quatre pays asiatiques (Vietnam, Laos, Cambodge, Liban).

Mais les francophones – et notamment ceux de France – souffrent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale des menaces de l'anglais, langue d'un impérialisme américain radicalement neuf, sans conquête territoriale, au contraire des anciennes expansions française, anglaise, espagnole, portugaise, belge, néerlandaise, danoise ou allemande... Un symbole : lorsque les États-Unis négocient avec la France le remboursement de la dette contractée pour la guerre et le début de sa

1

Une chanson de cabaret

La chanson de langue française porte volontiers une robe de grand couturier ou un costume blanc immaculé. Les artistes incarnent alors un rêve élevant l'auditeur au-dessus ou au-delà de sa condition réelle : il ferme les yeux et se transporte sur les Champs-Élysées, à Saint-Germain-des-Prés, au château de Versailles ou dans un épisode d'*Emily in Paris*.

La majesté de Juliette Gréco ou d'Aya Nakamura, le charme irrésistible d'Henri Salvador ou de Georges Moustaki invitent à se téléporter dans un cabaret chic où tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté – une certaine idée de la France, fantôme d'une ville traversée par la Seine ou d'un idéal amoureux, d'une littérature ou d'un certain art de vivre.



Juliette Gréco, chanteuse nue au Brésil

Fin 1950, à peine dix-huit mois après ses débuts, une jeune artiste commence sa carrière de « produit d'exportation de luxe » à Rio de Janeiro, où son audace, sa robe de scène Balmain et ses tenues de ville Schiaparelli font oublier une curieuse rumeur.

Quand Juliette Gréco prend l'avion pour la première fois de sa vie, c'est pour vingt-quatre heures de voyage avec escale aux Açores. À l'arrivée à Rio de Janeiro, au Brésil, une grappe de photographes l'attend au bas de la passerelle. On l'engouffre dans une Cadillac qui file vers le Copacabana Palace Hotel, colosse Art déco inspiré par le Negresco de Nice et le Carlton de Cannes, où l'accueille son légendaire directeur, le baron autrichien Max von Stuckart.

Quand le gouvernement a décidé l'interdiction des casinos au Brésil, il a ouvert en 1947 un cabaret près de son hôtel, le Vogue. La programmation y est la plus prestigieuse et la plus sélective du pays et, outre des jazzmen américains, il accueille volontiers de grandes vedettes européennes. Après tout, en 1923, Mistinguett n'était-elle pas la vedette du gala d'inauguration du Copacabana Palace Hotel ? La nouvelle sensation de

2

Une chanson de la rue

Langue du pouvoir royal depuis François I^{er}, le français a naturellement exprimé aussi l'ardeur d'un peuple clamant « liberté, égalité, fraternité ». Quand la France prend la Bastille et dresse des barricades, certaines chansons de la rue disent une ardeur à la portée universelle, comme *La Marseillaise*, hymne international autant qu'hymne national. Des paroles chantées en français peuvent porter partout des élans en apparence contradictoires comme *Le Déserteur*, symbole de tous les pacifismes depuis que Boris Vian l'a écrit en pleine guerre d'Indochine, et *Le Boudin*, populaire chant de marche d'un des corps d'élite les plus célèbres au monde, notamment parce que constitué d'étrangers... Et des artistes professionnels comme Joséphine Baker déploient la même ferveur sur les scènes de music-hall que dans le combat humaniste.



***La Marseillaise,* l'hymne international**

La chanson française la plus célèbre au monde n'appartient pas seulement aux Français. Un peu partout, elle a tout défendu et tout incarné – surtout des révolutions, mais aussi l'ordre établi ou l'exaltation des supporters.

Un peu partout dans le monde, il suffit de faire pon-pon-pon-pon, pon-pon, pon-pon, pon-pon, pon-pon pour que l'on dise « Ah ! la France ! ». Et ce n'est pas parce que la mélodie est sublime ou parce que l'excellence de nos sportifs fait très souvent résonner *La Marseillaise* à la télévision. Non, il se trouve simplement que notre hymne est trop vaste pour les frontières de la France et pour sa seule histoire nationale. C'est d'ailleurs le seul hymne national à être aussi international, le seul hymne national à incarner autant de valeurs universelles.

Déjà, il est amusant que cette chanson écrite à Strasbourg par un natif de Lons-le-Saunier porte le nom d'un port provençal – une sorte d'universalité à l'échelle de l'Hexagone.

Tout commence donc le 25 avril 1792 à Strasbourg. L'heure est à la mobilisation puisque, depuis cinq jours, l'Autriche et la France sont en guerre. Dans le salon du maire, le baron de Dietrich, on discute de l'armée à mettre en ordre de marche et du danger mortel

B

Une chanson de music-hall

On dit « je t'aime » en français dans tous les pays, cette langue exprimant partout les valeurs mondialisées de la chanson populaire romantique et enflammée, dans les formes perpétuellement renouvelées du music-hall s'adressant au plus grand public. Quelques sommets fascinent : la voix sublimement tragique et le génie d'autrice d'Édith Piaf ou la colossale puissance de Céline Dion, opiniâtement fidèle à sa langue natale. Plus secrets mais non moins tenaces, le miracle d'une mélodie enchantée comme *C'est si bon* ou la réussite persistante d'artistes qui se font ambassadeurs d'une langue, de son répertoire et de son imaginaire. Ainsi, un peu partout dans le monde, se perpétue l'idée que l'on n'aime nulle part mieux que dans cette langue et que la liberté d'aimer se proclame volontiers en français, comme le répète depuis un siècle et demi la habanera composée par Georges Bizet pour son héroïne, Carmen.



Carmen et la plus universelle habanera

« L'amour est enfant de bohème / Il n'a jamais, jamais connu de loi », clame l'héroïne la plus célèbre de l'art lyrique français et la habanera *L'amour est un oiseau rebelle* trône dans les sommets auprès des lettrés comme dans le grand public.

Au commencement, l'Opéra-Comique demande « une petite chose facile et gaie dans le goût de notre public avec, surtout, une fin heureuse ». Georges Bizet tourne le dos à la commande avec ses librettistes Ludovic Halévy et Henri Meilhac, qui ont pourtant signé quelques-uns des plus joyeux succès de Jacques Offenbach, comme *La Vie parisienne* et *La Belle Hélène*. Tous les trois préfèrent s'emparer d'une nouvelle de Prosper Mérimée racontant l'histoire d'une femme aux nombreux amants, se moquant de la loi et de la morale, qui meurt assassinée par un homme jaloux.

La genèse de l'œuvre n'est pas simple, les répétitions se déroulent dans une ambiance tendue, notamment parce que Célestine Galli-Marié, créatrice du rôle, a été la maîtresse du compositeur et que Bizet doit défendre chaque page de son ouvrage. La première de *Carmen*, le 3 mars 1875, est un échec. La critique est hostile, une bonne partie du public est choquée

4

Une chanson de club

Parfois, la langue française porte des mythes, des aventures « branchées », des snobismes soudains, une atmosphère trépidante et jubilatoire de folie immédiate. Elle prend alors une valeur d'avant-garde et d'innovation dans l'actualité pop, s'affirme « *so chic* » dans la nouveauté musicale. Ainsi, à leur époque, des artistes francophones s'affirment en pionniers de plaisirs radicalement neufs, comme la majestueuse Françoise Hardy, révérée par le *swinging London* dans les années 1960, ou les Nègresses vertes, dont le turbulent post-punk bigarré et chaleureux fascine l'aube des années 1990. Et cette dialectique d'universel et de singulier se retrouve dans l'épopée de Stromae comme dans l'étrange histoire d'une chanson du cinéma en noir et blanc.



Françoise Hardy, le jeune mythe sur la photo

Autrice, compositrice et interprète de chansons sensibles dans lesquelles se reconnaissent des millions de jeunes, elle apparaît aussi comme une icône d'une puissance exceptionnelle, par son élégance empruntant aux créateurs les plus en vue de la mode française.

Quelques photos de Jean-Marie Périer jettent un instructif regard sur Françoise Hardy. En 1965 à Londres, on voit à son côté un Mick Jagger curieusement discret. On ne peut pas le dire véritablement intimidé mais plutôt *annulé*, comme s'il ne savait pas quel sourire, quelle moue, quelle grimace poser sur son visage, avec quel regard ni avec quelle insolence toiser l'objectif lorsqu'il est à côté de cette femme – c'est l'année de *Satisfaction*, de *Get Off My Cloud*, pourtant. Sur un autre cliché, Brian Jones trône dans un fauteuil vaguement solennel. On devine que la pose choisie vise à dissimuler le fait qu'il est nettement plus petit qu'elle, mais le sourire narquois de Françoise Hardy domine la scène. Rien de condescendant chez elle, mais simplement une sorte de supériorité instinctive, sans que l'on perçoive en elle vanité ou mépris. Seulement une forme singulière de souveraineté. Elle a vingt et un ans et conquiert Londres.

5

Une chanson de dancing

Notre langue-monde enchevêtre les héritages de toutes ses expansions à travers le temps et l'espace : l'esclavage et la naissance des cultures créoles, la colonisation sur plusieurs continents, le dynamisme perpétuellement renouvelé des industries culturelles, les stratégies de *soft power* des nations francophones. Et c'est un délicieux paradoxe que cette histoire se transcrive en un flux de chansons qui passent par le corps, par l'expression dansée du sentiment, de la sensualité, de la jubilation, de l'hédonisme. Le raz-de-marée mondial du zouk de Kassav', le savoureux scandale de *Je t'aime moi non plus* de Serge Gainsbourg et Jane Birkin, les slows de Salvatore Adamo... La chanson fait déferler les langues francophones sur la piste de danse comme manifestations de la plus élémentaire liberté : bouger, désirer, sourire, aimer...



Plaisir d'amour, la romance record

Il s'agit de la chanson française le plus souvent enregistrée. Si souvent qu'elle est aussi une des chansons américaines le plus souvent enregistrées. Une belle performance pour une œuvre née pour être lue.

La jeune héritière Célestine est séparée de l'homme qu'elle aime dans une intrigue abracadabrante pleine de spadassins et de quiproquos. Désespérée, elle se perd au plus profond d'une forêt. Alors, « elle entendit au bas de la grotte le son d'une flûte champêtre, elle écoute ; et bientôt une voix douce, mais sans culture, chante sur un air ces paroles : "Plaisir d'amour ne dure qu'un moment / Chagrin d'amour dure toute la vie / J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie / Elle me quitte et prend un autre amant / Plaisir d'amour ne dure qu'un moment / Chagrin d'amour dure toute la vie" [...] "Qui le sait mieux que moi ?" s'écria Célestine en sortant de la grotte pour parler à celui qui chantait. C'était un jeune chevrier, assis au pied d'un saule, et regardant avec des yeux mouillés de pleurs l'eau qui serpentait sur les cailloux ».

Le texte de *La Romance du chevrier*, que l'on connaît aujourd'hui sous le titre de *Plaisir d'amour*, figure là, dans

ÉDITIONS DU PATRIMOINE



CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

Près de 500 titres différents sont proposés par les Éditions du patrimoine à l'amateur comme au spécialiste : guides, monographies, livres d'art ou revues, souvent disponibles dans plusieurs langues (jusqu'à 11 traductions pour certains d'entre eux !). Tous reflètent la richesse du patrimoine géré par le Centre des monuments nationaux et par ses différents partenaires, publics ou privés.

21 collections bien identifiées structurent le catalogue et permettent de trouver pour chaque titre le contenu et la forme les plus appropriés, ainsi que le prix de vente le plus juste.

Direction éditoriale du Centre des monuments nationaux, les Éditions du patrimoine sont aussi l'éditeur délégué des services patrimoniaux du ministère de la Culture.

Assurant à ce titre une mission de service public depuis 1996, elles ont pour vocation de rendre compte des derniers acquis de la recherche dans les domaines du patrimoine, de l'architecture, de l'histoire de l'art et de l'archéologie, et d'en diffuser la connaissance. Elles s'adressent aux amateurs et aux professionnels, aux étudiants et aux chercheurs, mais aussi aux enfants et aux publics en situation de handicap.

Suivez les Éditions du patrimoine sur les réseaux

www.monuments-nationaux.fr/editions-du-patrimoine

www.facebook.com/EditionsDuPatrimoine

Contact

Louise-Hermine Septier

01 44 61 22 70 - 06 59 61 85 06

louise-hermine.septier@monuments-nationaux.fr